



Cultures & Conflits

73 (printemps 2009)

Frontières, marquages et disputes

Didier BIGO, Riccardo Bocco et Jean-Luc Piermay

Introduction

Logiques de marquage : murs et disputes frontalières

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Didier BIGO, Riccardo Bocco et Jean-Luc Piermay, « Logiques de marquage : murs et disputes frontalières », *Cultures & Conflits* [En ligne], 73 | printemps 2009, mis en ligne le 28 décembre 2009, consulté le 01 janvier 2013.
URL : <http://conflits.revues.org/17484>

Éditeur : Centre d'études sur les conflits

<http://conflits.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://conflits.revues.org/17484>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Creative Commons License

Introduction.

Logiques de marquage : murs et disputes frontalières

Didier BIGO

Didier Bigo est maître de conférences des universités à Science Po Paris, chercheur associé au CERI, Visiting Professor au King's College à Londres, rédacteur en chef des revues International Political Sociology et Cultures & Conflits. Dernière publication : Bigo D., Bonelli L., Deltombe T. (dirs), Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme, Paris, La Découverte, 2008.

Riccardo BOCCO

Riccardo Bocco est professeur de sociologie politique à l'Institut de hautes études internationales et du développement (IHEID) de Genève. Il a notamment publié : Bocco R., Meier D. (dirs), La Palestine et les conflits du Moyen-Orient, numéro spécial de la revue A Contrario, vol.5, n°2, 2008.

Jean-Luc PIERMAY

Jean-Luc Piermay est professeur de géographie à l'université de Strasbourg. Il est spécialiste de la ville, en Afrique sud-saharienne et au Maghreb. Il a notamment publié : Reitel B., Zander P., Piermay J.-L., Renard J.-P., Villes et frontières, Economica, Anthropolos, 2002 et Piermay J.-L., Sarr C. (dirs.), La Ville sénégalaise, Une invention aux frontières du monde, Paris, Karthala, 2007.

Dans le registre des frontières, le thème des marquages et des disputes fait référence à des situations chaudes, sinon brûlantes, souvent fortement médiatisées. Il évoque Israël et la Palestine, le Moyen-Orient, Berlin, l'Irlande du Nord, les ruptures entre le Nord et le Sud de la planète auxquelles se heurtent les migrants internationaux et toutes les frontières qu'Evelyne Ritaine liste

1. Reitel B., Zander P., Piermay J.-L., Renard J.-P., *Villes et frontières*, Paris, Economica, Anthropolos, coll. « Villes », 2002.

dans sa contribution. Le Mur (sous-entendu, c'était une évidence, celui de Berlin) fut l'archétype de ces frontières vives ¹. Peut-être n'a-t-il été que le pré-curseur d'une forme spatiale renouvelée s'inscrivant de manière très novatrice dans la vie des sociétés. Les enjeux terminologiques et taxinomiques, souvent de véritables « appellations contrôlées », sont en tout cas multiples, à la fois juridiques et symboliques, comme l'ont bien révélé le débat sémantique entre « mur » et « barrière » dans les Territoires palestiniens occupés, ou celui sur les *softening strategies* à Belfast – formes de banalisation des dispositifs de séparation – qui a finalement permis d'étiqueter ces derniers comme « *peacelines* ».

De la frontière aux dispositifs frontaliers : institutions et technologies

Pour reprendre le terme d'Evelyne Ritaine, ces marquages puissants constituent un paradoxe dans un monde d'interactions. D'un côté, les moyens de transport, de communication et d'information ont été grandement perfectionnés ; l'échange sous-tend comme jamais les relations entre les lieux et les acteurs de la planète ; les villes globales et leurs services de haut niveau tissent une toile mondiale et sont susceptibles de réagir dans l'instant aux soubresauts de toutes sortes. De l'autre, ont surgi en un temps étonnamment court des blocages d'une dureté rarement égalée dans l'histoire. Réseaux et frontières sont évidemment liés, ce que résumait la belle expression de Christiane Arbaret-Schulz : « *le réseau est un objet géographique qui met de la proximité là où il y a de la distance ; la frontière est un objet géographique qui met de la distance là où il y a de la proximité* ² ». Nous pourrions aussi l'exprimer avec les mots de Georg Simmel pour qui les frontières ne sont pas des faits spatiaux avec des conséquences sociologiques, mais davantage des faits sociologiques qui prennent des formes spatiales, car les frontières sont avant tout et à la fois des constructions sociales et des technologies politiques ³.

Israël/Territoires occupés, Belfast, frontières entre le Nord et le Sud de la planète, Liban : les marquages dont il est question ici sont d'abord d'une grande visibilité. Des murs, des barbelés, des enceintes électrifiées, des mers militarisées. La violence de la matérialité, d'une matérialité souvent faite pour être violente (Evelyne Ritaine), éclate aux yeux du riverain, du candidat au passage, du télé-spectateur. Mais la matérialité dure n'est qu'un élément d'un système, d'un dispositif frontalier. Depuis longtemps, celui-ci ne se limitait plus à la frontière-ligne. Les aéroports internationaux nous avaient habitués aux frontières-points (les « *frontières réticulaires* » de Christiane Arbaret, la « *pixellisation des frontières* » de Didier Bigo et Elspeth Guild), situées au cœur même des territoires, et

2. Arbaret-Schulz C., *La Question du continu et du discontinu au contact de la dimension technique des sociétés*, Colloque « Continu et discontinu dans l'espace géographique », université de Tours, MSH, 13-14 novembre 2002.

3. Bocco R., Meier D., « Penser la notion de frontière au Moyen-Orient », *A Contrario*, vol.3, n°2, 2005, pp. 3-10.

les douanes avaient élargi leurs rayons d'action de la bande frontalière à l'ensemble des espaces nationaux. La frontière se projetait en arrière. La nouveauté est que désormais, elle est susceptible de se projeter massivement en avant, sous des formes réticulées, technologisées et redoutablement efficaces, à travers la mise en sens et en forme des étrangers indésirables comme « informations à traiter » et « individus à *profiler* pour éviter leur arrivée », réinvestissant la forme « traditionnelle » des réseaux consulaires et des réseaux de renseignement en les réticulant globalement. Une gouvernementalité de la mobilité tentant de gérer la liberté et la dynamique de mouvement de millions d'individus, *via* un dispositif de contrôle qui ne bloque plus mais qui, au contraire, trie et accélère le mouvement *via* une logique de la traçabilité et de l'anticipation des mouvements et comportements des individus, semble se mettre en place. Un imaginaire de « *smart borders* » où le mouvement est fluide mais totalement maîtrisé, une technologie de l'informatisation associée à des identifiants biométriques, des programmes politiques de migration co-gérée s'emparent des vieilles formes coercitives et disciplinaires des contrôles frontaliers, ou les parasitent, en y intégrant un programme biopolitique globalisé ⁴.

A la réflexion, ces formes nouvelles posent des problèmes conceptuels sur l'ouverture et la fermeture, sur la topologie des frontières non linéaires. Cédric Audebert et Nelly Robin testent ainsi la notion d'« externalisation des frontières » et leur délocalisation par rapport au territoire géographique. Mais l'idée d'externalisation est-elle compatible avec l'occupation militaire des espaces situés en avant du marquage ? De son côté, Cédric Parizot doute de la possibilité de l'assimilation du mur israélien à une frontière. Florine Ballif, quant à elle, souligne l'écart grandissant entre la matérialité des frontières sociales consolidées de la ville de Belfast et les dynamiques sociales à l'œuvre dans celle-ci. Ce n'est pas parce que ces barrières modernes (post-modernes ?) sont puissamment matérielles et visibles que leur compréhension est aisée ; elles sont un objet spatial dont la matérialité ne peut faire oublier la force des interactions qu'elles entretiennent avec la politique et avec les représentations.

Un projet politique : souveraineté, discipline et bio-politique du marquage ?

La volonté de contrôle est évidente, elle est multiforme et exprime l'intention de « conduire la conduite des autres », au sens foucauldien du terme. La forme la plus extrême du contrôle, la séparation, a été évoquée à plusieurs reprises (Israël, Belfast), qu'elle soit souhaitée de manière transitoire, ou qu'elle le soit de manière définitive. Le souci de la mise à distance systématique n'est

4 . Bigo D., Guild E. (eds.), *Controlling Frontiers: Free Movement into and within Europe*, London, Ashgate, 2005 ; Bonditti P., « Biométrie et maîtrise des flux : vers une géo-technopolis du vivant en mobilité », *Cultures & Conflits*, n°58, 2005, pp. 131-154.

pourtant pas général. Souvent, les mécanismes à l'œuvre sont ceux de la frontière classique, avec des différentiels importants entre les deux côtés, des velléités (par exemple de la part des migrants) de profiter de ces différentiels et un souci officiel de filtrage des flux. Mais les différentiels sont souvent extrêmement accusés, de part et d'autre, de ruptures qui comptent parmi les plus fortes du monde actuel. Les filtrages sont quant à eux redoutablement sélectifs et efficaces à la faveur des moyens techniques déployés ; ils s'appliquent de manière extrêmement différenciée sur les individus et sur leurs projets (Evelyne Ritaine). Les dispositifs sont ainsi susceptibles de s'adapter très finement aux enjeux du lieu et du moment : contre les « terroristes » (Palestiniens), contre les migrants illégaux, contre telle ou telle communauté, etc.

Mais le marquage d'une frontière n'a ni le contrôle pour unique objectif, ni la bureaucratie comme unique acteur. On peut aussi y déceler de la démonstration, du symbole, de la construction d'identités, de la criminalisation de l'Autre, des stratégies de politique intérieure comme extérieure. La matérialité parle aux représentations, les représentations se nourrissent de matérialité, dans un contexte d'intense médiatisation. A usage interne, il s'agit de marquer la représentation des citoyens, ne serait-ce que par la mise en place à leur attention d'une aire de certitude ⁵, qui leur fait croire qu'ils sont protégés. Il s'agit donc de remettre de l'ordre dans un monde jugé plein de dangers car évoluant trop vite. Dans sa matérialité, le marquage devient un repère, qui contribue à créer un repaire et à répondre ainsi aux angoisses et aux attentes. Mis à contribution par les représentations, le marquage est lui aussi malléable à l'infini, tantôt preuve (Karine Bennafla), tantôt outil (Cédric Parizot, Florine Ballif), tantôt support de représentations changeantes (Cédric Parizot), tantôt fixateur de représentations (Florine Ballif), etc. A usage externe (mais l'usage interne n'est pas exclu non plus), comme lieu de contrôle, la frontière étatique crée de l'arbitraire, de l'incertitude ; mieux, elle joue de l'arbitraire et de l'incertitude, autre facette de la gestion et de la régulation. Le marquage donne aussi à penser sur ceux qui l'équipent ; il est censé refléter leur force et leur détermination. Ainsi, la puissante matérialité de la frontière ne peut être pensée sans référence aux fortes représentations qu'elle suscite et qui la fondent en même temps. Cette articulation est dynamique : même si la rigidité fait partie de l'image classique de la frontière, même si les symboles s'arc-boutent sur une ligne magnifiée, même si les puissants tentent de faire passer leurs tactiques pour de la stratégie, le bricolage règne à la frontière. Si ce bricolage est soigneusement nié dans un contrôle rigoureux conçu pour ne rien laisser au hasard, il règne plus que jamais dans le jeu subtil du réel et du perçu, dans la prise en compte, la mobilisation et le modelage des représentations, comme dans le jeu emmêlé des pouvoirs (Karine Bennafla). En

5. Thietart R.-A., Forgues B., « La dialectique de l'ordre et du chaos dans les organisations », *Revue française de gestion*, n°93, 1993, pp. 5-15.

somme, l'iceberg de la matérialité et du visible ne doit pas occulter la partie immergée du système, d'un système englobant aux multiples ramifications sociales, politiques, médiatiques, économiques, culturelles. Nœud d'articulations, lieu privilégié d'exercice du pouvoir central, la frontière nous informe ainsi de façon subtile sur le centre, pouvoir et société.

Le sens des marquages : imaginaires sociaux et *episteme* des frontières

Les contributions de ce numéro posent la question des concepts. Plusieurs des auteurs posent celle-ci explicitement : ces marquages constituent-ils des frontières ? La pertinence de l'interrogation ne découle pas fondamentalement de l'étrangeté de ces dispositifs par rapport aux formes classiques de la frontière, mais de l'inadaptation de la frontière westphalienne à rendre compte des observations faites. La frontière westphalienne sépare deux territoires incontestables, deux systèmes territoriaux qui se sont souvent construits dans la concurrence. À l'inverse, plusieurs des marquages étudiés ici sont frappés d'« asymétrie » (Evelyne Ritaine) : le fort se protège et protège son territoire ; le faible subit, incapable même de forger son propre territoire, voué à rester pluriel (les « Territoires », sous-entendu occupés, de Palestine) ou multiple (le « Sud » face à l'Europe unie, à Schengen ou aux Etats-Unis). Remarquons que l'asymétrie n'est pas une nouveauté dans l'histoire de la frontière : une autre acception célèbre de ce concept (la « *frontier* » des Américains) séparait le territoire états-unien du XIX^e siècle des espaces amérindiens, non jugés dignes d'être reconnus politiquement et donc d'être qualifiés de « territoires ». Le territoire du fort était alors conquérant. Toujours immensément plus puissant, le territoire du fort est aujourd'hui défensif, face à la pauvreté, face à la pression démographique, face aux « hordes » que l'on se représente, face au « terrorisme ». Il l'est à l'image de ces irrédentismes de riches, tentés – à l'échelle d'une région – de protéger leurs richesses des péréquations nationales, tentés – à l'échelle d'une agglomération – de protéger leur entre-soi. Il y a de la sécession dans ces volontés de séparation : sécession d'Israël du Moyen-Orient, sécession de l'Europe et des Etats-Unis de logiques planétaires. En ce sens, les exemples de Belfast et du Liban, présentés dans ce numéro, sont d'une autre nature. Là, des territoires émergent, insoupçonnés il y a quelques années ; ils prennent peu à peu consistance, stimulés par des stratégies politiques, et comme dans de nombreux autres cas, dans des allers et retours entre la matérialité des lieux et les représentations des sociétés. Pour qualifier ces mises en contact très diverses, peut-on parler systématiquement de « frontières » ? Oui, sans doute, si l'on accepte de se détacher de la vision westphalienne que les Etats européens ont imposée en trois siècles dans le cadre de leur projet de consolidation et d'affrontement, et de reconnaître la variété des constructions politiques dans le temps et dans l'espace.

6. Warschawski M., *Sur la frontière*, Paris, Stock, 2002.

7. Gordon N., "From Colonization to Separation: Exploring the Structure of Israel's Occupation", *Third World Quarterly*, vol.29, n°1, 2008, pp. 25-44.

La frontière, paraît-il, n'est jamais la barrière absolue ou le filtre parfait que leurs promoteurs ont projetés. Michel Warschawski y voit un lieu de passeurs, eux-mêmes plus ou moins bannis, résistants aux forces du centre, décentrés par rapport à la norme ⁶. La frontière serait toujours contournée, subvertie ; aux pratiques des lieux s'opposeraient les logiques de liens, manifestant la vitalité des sociétés. Certes, le long des frontières étudiées, des individus, on pourrait dire parfois des sociétés entières, pratiquent de multiples jeux, un terme qui recouvre parfois de grandes tragédies humaines. On pense notamment aux migrations clandestines. Il faut pourtant avouer que les contributions qui suivent insistent plus sur la sophistication des dispositifs et les contraintes qu'ils imposent dans un contexte de fortes tensions (Florine Ballif) que sur les contournements qu'ils autorisent encore. Les stratégies de résistance seraient-elles vouées à l'échec ? Tout juste est signalé à Belfast le rôle du temps, lui qui érode les plus solides constructions humaines. La rançon de l'échec prévisible peut être la désespérance. Dans les Territoires palestiniens, Neve Gordon a identifié un processus d'augmentation de la violence et de déshumanisation de l'ennemi ⁸. Il relie celui-ci à l'adoption, par les autorités israéliennes et au cours du processus de paix des années 1990, du principe de séparation à côté de celui de colonisation, qui a progressivement induit un effacement virtuel des populations occupées, au profit d'une logique d'exploitation des ressources du territoire. Même conçue comme hermétique, la frontière n'en finit pas de générer de nouveaux processus.

En effet, la frontière, le marquage, les disputes, ne sont pas seulement à observer dans l'instant, si conflictuel et si dramatique soit-il ; les frontières sont constamment (re)construites. Elles ne sont pas non plus objet d'un savoir permettant de les anticiper avec précision ou de distinguer qui sera criminel ou trafiquant avant le passage. Des murailles visibles sont élevées pour engager la durée, avec le risque que cette matérialité mise en place pour répondre à une conjoncture donnée entretienne les représentations qui l'ont mise en place (Florine Ballif). Ainsi, le marquage est à la fois réactif et actif. Si sa signification change avec les changements politiques, sociétaux, économiques, idéologiques, technologiques, il crée aussi du symbole, de la mémoire, des comportements, du temps long, parfois très long. Il crée de la culture, différenciant les sociétés de part et d'autre de lui-même, ou structurant de l'anormalité au sein même des sociétés de mobilité. Construction sociétale, il engage le tout social et interagit avec la société tout entière. Mais la durée est-elle assurée ? Le long de frontières certes beaucoup moins chaudes, en Europe centrale au cours de la dernière décennie, on a pu observer avec étonnement la construction de spectaculaires postes de douane aux frontières de l'Union européenne, postes de douane démantelés quelques années plus tard dans le cadre de l'élargisse-

8 . Bigo D., Walker R.B.J., "Political Sociology and the Problem of the International", *Millennium*, vol.35, n°3, 2007.

ment et reconstruits en même temps sur d'autres frontières situées plus à l'est. On peut supposer l'éradication inéluctable de ces orgueilleuses constructions dans un temps plus ou moins long. On peut aussi se poser la question de l'adaptabilité de ces montages complexes, plus technologiques que matériels, en fonction d'enjeux à venir, peut-être encore insoupçonnés aujourd'hui.

La frontière suppose en effet dans notre imaginaire une démarcation linéaire entre un intérieur et un extérieur, un interne et un international. On trace un cercle, on construit un cylindre. On objective un intérieur d'un extérieur. Le sacré de la violence, l'Église et l'État nous ont inculqués ces frontières. Mais les opérateurs contemporains, qui jouent de la pixellisation du monde des marquages, qui cherchent à anticiper les mouvements pour les accompagner et les encadrer dans leur vitesse même, obligent à penser une topologie différente de la frontière. Ce pourrait être celle de la bouteille de Klein ou celle du tore, des frontières qui semblent s'effacer au regard au moment où elles construisent le monde de rapidité de circulation et donc de liberté de mouvement comme une nouvelle geôle, comme un nouveau contrôle qui est moins spatial que temporel⁸. Les technologies se veulent préventives, anticipatives et croient pouvoir transformer le futur en futur antérieur. Mais elles échouent dans leur volonté d'assurer le contrôle de la vitesse et du temps car elles ne cessent de créer des résistances et de l'intersubjectivité, de l'ambiguïté.

L'observation des frontières marquées et disputées présente ainsi l'enjeu scientifique majeur de donner à voir de manière très lisible – certains diront « choquante » car il s'agit souvent de « chocs » – des articulations de propositions contradictoires intimement liées, souvent « bijectives ». Ces frontières lourdement matérielles et profondément subjectives à la fois constituent un enjeu tellement fort qu'elles justifient amplement de susciter les manipulations de la part des pouvoirs, et d'être l'objet d'une ré-invention constante de l'histoire, tant de la part des pouvoirs que de la part des sociétés. L'observation de ces frontières « chaudes » pose la question de la méthode et des perspectives. Plus que jamais, le temps apparaît ici comme une des marges floues de l'observation et de la recherche. Entre une version optimiste, que l'on peut développer aujourd'hui autour d'un mur de Berlin générateur d'une ébullition créative prometteuse d'avenir, et la version pessimiste du conflit dans sa phase la plus sombre, celle d'une culture de la guerre, de l'exaction et de la mort, comment arbitrer, comment déceler le germe du futur dans les pesanteurs du présent ?